



Notre homme est bien vivant

WOLE SOYINKA a été emprisonné d'août 1967 à octobre 1969, pendant la guerre civile nigériane. Je me trouvais aux États-Unis en 1968 quand l'inquiétude croissante sur son sort, provoquée par le mutisme des autorités à son égard, a poussé ses amis à alerter l'opinion publique. Je venais de découvrir son œuvre et j'avais décidé d'écrire un travail montrant sa contribution au nationalisme nigérian. Ce n'était pas là goût du paradoxe alors que la guerre faisait rage, mais foi en l'avenir, et admiration pour une écriture aussi radicalement neuve. Nul ne savait où était Soyinka, ni même s'il était encore en vie, et, à dire vrai, bien peu pensaient que ces textes que je venais de découvrir auraient une suite. Comme les amis de Wole, j'étais dans le brouillard, et mon travail me paraissait chaque jour plus éloigné de la réalité, c'est-à-dire de l'horizon prévisible : que réservait la guerre, où était Wole ?

Il est sorti de prison, la guerre s'est achevée, il a repris son poste à Ibadan et ceux qui avaient espéré ont eu raison. En janvier 1971 je suis allé au Nigeria ; j'avais rendez-vous avec Wole le lundi 1^{er} février dans l'après-midi, à son bureau de l'école de théâtre. À midi la troupe a envahi le campus, a tiré sur les étudiants, a tué Kunle Adepeju ; le campus a été fermé et j'ai vu le lendemain dans le Daily Times la photo d'une banderole proclamant : « A bas les militaires » et que promenait une manif à laquelle Wole et beaucoup d'autres avaient participé. Je ne savais pas que Wole à cette époque rédigeait *The man died*. Je n'ai pas rencontré Wole en 1971.

En 1973, je suis revenu au Nigeria, Wole n'y était plus, mais son livre circulait sous le manteau — sous l'agbada s'entend ! C'est un beau texte, long, difficile, dans lequel se lisent sa rage contre le régime, son désir de jouer un rôle politique, et, surtout, la force qui lui a permis de surmonter de terribles épreuves.

Il m'a fallu attendre 1981 pour rencontrer Wole. Depuis 1973, il avait beaucoup voyagé et beaucoup travaillé : il a adapté les Bacchantes

d'Euripide et L'Opéra de quat'sous de Brecht, écrit et mis en scène plusieurs pièces, rédigé des souvenirs d'enfance — Aké — qui paraissent ce printemps chez Belfond dans une traduction d'Étienne Galle qui a aussi traduit The man died. Il enseigne à Ifé, au cœur du pays yoruba, dans un immense campus cerné par la forêt ; il a rassemblé autour de lui ses amis, acteurs, écrivains, cinéastes ; tous le surnomment avec affection Kongi, du nom du héros mégalo d'une de ses pièces. C'est que Wole n'est pas quelqu'un de tout repos : il est vif, impérieux, toujours en train de bouger ; il est un aiguillon permanent pour tous ceux qui l'entourent, afin d'éviter que les difficultés de la vie matérielle et intellectuelle, que dénonce Fémi Osofisan dans son texte, ne stérilisent toute création.

Cette volonté de vivre et de créer l'a sauvé. Aujourd'hui, il l'emploie parfois à des entreprises dont la contribution au développement économique nigérian ne peut échapper à des Français. Ainsi, un de ses anciens étudiants, docteur en biochimie de Cambridge, a mis au point un breuvage fait de noix de cola qui ressemble à s'y méprendre à un bon petit vin blanc...

Dionysos doit y retrouver son compte : un de ses plus dévoués — et doués — zéloteurs vient d'étendre son domaine jusqu'au pays de la cola...

En 1983, France Inter a cité Wole parmi les écrivains nobélisables et ce n'était pas la première fois. Il résistera à cette épreuve. Notre homme est bien vivant ().*

A.R.

Lettre aux compatriotes

... inspirée par deux documents qui se trouvent sur ma table en ce moment. L'un d'eux est le dernier numéro de la revue *Transition* qui vient de naître à Accra, l'autre est un télégramme du pays. Le message de ce dernier est simple : il est mort.

Pourtant, c'est le premier document, une lettre d'une victime du fascisme maintenant au pouvoir en Grèce, qui a provoqué le choc le plus décisif.

Car c'est toujours un choc de rencontrer chez un autre des expériences semblables à celles que l'on a vécues, surtout des expériences qui reproduisent chez lui des sensations, des pensées, des réactions et même des expressions presque identiques. Et lorsqu'il s'agit d'expériences intimement ressenties, c'est même assez effrayant. On sait vraiment ce que

(*) Les textes que nous présentons sont extraits de *The man died* (Londres, Rex Collings, 1972) ; nous les publions avec l'aimable autorisation de l'éditeur et de l'auteur. Nous tenons à les remercier pour leur courtoisie. La traduction est l'œuvre d'Étienne Galle. Les textes ont été choisis par Alain Ricard.

Les références des extraits présentés sont les suivantes : 1 : pp. 11-16 ; 2 : pp. 139-142 et 184-188 ; 3 : pp. 212-216 dans l'édition de Rex Collings (Deuxième édition, Londres, 1973).

c'est. C'est en fait la certitude d'une continuité indestructible de l'affirmation-épreuve-survie, constamment renforcée par les connaissances de ses prédécesseurs dans ce cycle qui est le réconfort du prisonnier aux heures les plus sombres et qui, sa liberté retrouvée, lui impose un serment et un devoir en faveur de toutes les victimes du sadisme du pouvoir dans son propre pays et ailleurs.

L'auteur de cette lettre est un professeur d'université de Grèce, George Mangakis, actuellement captif des dictateurs fascistes (*). Je cite des passages de sa lettre pour souligner certaines vérités très simples concernant l'existence précaire d'un prisonnier au secret. Il me semble que des témoignages de ce genre devraient devenir une sorte de lettre-chaîne suspendue en permanence à la conscience apesantie du monde. Pour vaincre, pour déraciner totalement tout concept pouvant excuser les atrocités infligées à l'esprit humain et toute prétention à le faire, il est essentiel que l'on saisisse pleinement toute la cruauté de la tension infligée. Alors aucune excuse, aucune discussion ne sera plus possible. Chacun fera ce simple choix : Est-ce que je dis Oui ou est-ce que je dis Non ?

Voici ce qu'écrivait ce prisonnier grec :

« Parmi bien d'autres choses, l'angoisse d'être en prison c'est aussi le besoin profond de communiquer avec ses semblables. C'est un besoin qui m'étouffe, à certaines heures.

L'autodéfense. C'est ma raison d'écrire. C'est ainsi que je parviens à garder la maîtrise de mon esprit. Si je le lâche sans le secours du cadre de la pensée écrite, il s'affole. Il prend des chemins de traverse, étranges et sinistres, et finit par enfanter des monstres.

... Nous avons besoin de l'esprit d'un autre pour maintenir le nôtre en état. Nous avons également besoin de moments vides de toute pensée. »

Je témoigne des étranges et sinistres chemins de traverse de l'esprit au régime cellulaire, des étranges monstres qu'il enfante. Il est certain que tous ceux qui enferment les gens et que tous les geôliers le savent ; qu'ils créent de telles conditions d'existence pour ceux dont ils redoutent l'esprit. Après cela ils attendent l'effondrement avec confiance. Il ne faut jamais perdre de vue que nous ne connaissons que ceux qui ont survécu à cette épreuve inhumaine.

Ce livre a bien des fois changé de forme et d'aspect. Le problème de savoir ce qu'il fallait inclure, ce qu'il fallait différer, ce qu'il fallait totalement supprimer, problème dont les données étaient celles de l'opportunité, de la possibilité de continuer à influencer les événements de mon pays, d'effectuer les changements révolutionnaires auxquels je suis plus que jamais décidé à œuvrer, la préoccupation de ma propre sécurité elle-même, la répugnance à abandonner toute retenue dans mes attaques contre un régime que sa culpabilité reconnue oblige à garder par la force un pouvoir discrédité... tout cela a contribué à modifier les

(*) George Mangakis est maintenant en liberté.

dimensions, le titre, la conception de ce livre une douzaine de fois au moins. La semaine dernière encore, je l'avais divisé en deux parties : l'une d'elle devait rester suspendue, telle une épée de Damoclès, dans l'attente du moment exactement opportun du châtement politique. Et ce matin, le titre était encore : « Un lent lynchage ».

Mais au cours de la matinée le second document est arrivé, un télégramme avec ces simples mots : « Il est mort ».

J'ai d'abord été frappé par l'expression. Elle paraissait bizarre et pourtant familière. Sa familiarité était celle de la fin d'un conte moral, bête : « C'est le chien qui est mort », rappelant une réponse de catéchumène, les yeux du chirurgien par-dessus son masque ou la surprise du tortionnaire qui a sous-estimé sa force. Je l'entendis prononcer par de nombreuses voix différentes, venues du passé et de l'avenir. Il m'apparut que c'était là vraiment la condition sociale de la tyrannie : il est mort, un chien est mort, le problème n'existe plus.

Il continue de mourir en tous ceux qui se taisent face à la tyrannie.

Le chien de la mort duquel il s'agissait précisément était un journaliste, Segun Sowemimo. Il avait été battu sauvagement, lui et d'autres confrères, par des soldats aux ordres du Gouverneur militaire de l'État de l'Ouest. La raison ? Une offense imaginaire. Du moins avait-il eu de la chance... au départ. Il avait été soutenu par son syndicat et, comme son état empirait, le Gouverneur avait été obligé, aux frais de l'État, aux vôtres, aux miens, non aux siens propres ni à ceux de ses hommes comme il eût été juste, de l'envoyer en Angleterre par avion pour y être soigné. Mais la gangrène s'était mise dans la jambe blessée et il avait dû être amputé.

Je m'intéressai à son cas. Je cherchai à Londres à retrouver M. Sowemimo mais découvris qu'on l'avait renvoyé au Nigeria. J'envoyai un mot à un collègue pour qu'il retrouve sa trace et m'envoie de ses nouvelles. Sa réponse se trouve dans le télégramme que j'ai devant moi : il est mort.

Ce soir j'y ai vu le seul titre possible pour mon livre. J'ai vu également que j'avais renoncé au compromis depuis longtemps et que ce livre se situait *maintenant*, que les seules choses à omettre étaient celles qui pourraient faire courir des risques à ceux de qui dépend la vraie révolution ici. Je dois être seul juge en la matière, aidé par une expérience qui, j'en suis de plus en plus frappé, fait de moi un être à part au milieu des cinquante millions d'hommes de mon pays.

Il me faut une fois de plus citer George Mangakis et, ce faisant, admettre que c'est là non seulement une expression contemporaine de notre propre tragédie actuelle, mais aussi, pour moi, un exercice thérapeutique. Cela sauve les mots de l'avilissement auquel ils ont été constamment soumis par mes géôliers, avilissement qui, comme le montrera la section de ce livre qui lui est consacrée, constituait l'un des plus sérieux défis lancés à ma survie égoïste après la nouvelle d'une fuite imaginaire fabriquée par des aspirants assassins. Lorsqu'en secret je me mis à écrire en prison, je remarquai par exemple que mon esprit se tortillait pour trouver des substituts à un mot qui me torturait, allant jusqu'à la ruse extrême de changer des passages entiers, des séquences complètes des événements pour éviter le concept de l'émotion « humi-

liation ». Ce mot « humiliation », la réalité de l'émotion qu'il traduit, sa force actuelle se trouve enfin restituée et reconnue dans son contexte authentique, comme le seul sentiment digne de tous ceux qui n'ont pas reçu avant la naissance une injection d'hormones d'asservissement et de servilité. Voici ce qu'écrit George Mangakis :

« Lorsqu'une dictature vous est imposée dans votre pays, la toute première chose que vous ressentez, dès le premier jour, et c'est un sentiment d'une immédiateté totalement spontanée ; libre de toute élaboration mentale, la première chose que vous ressentez, c'est l'humiliation. Vous êtes privé du droit de vous considérer comme digne d'être responsable de votre propre vie et de votre propre destin. Ce sentiment d'humiliation croît de jour en jour, par suite de l'effort incessant de l'opresseur pour obliger votre esprit à accepter toute la vulgarité dont est tissée l'univers mental avorté des dictateurs. Vous avez l'impression que votre raison et votre statut d'homme sont tous les jours profondément insultés. Puis vient la tentative de vous imposer par la peur l'acceptation des différents actes de barbarie dont vous entendez parler ou que vous voyez de vos yeux commettre contre vos semblables. Vous commencez à vivre avec l'humiliation quotidienne de la peur et vous commencez à vous prendre en horreur. Puis, profondément blessé dans votre conscience de citoyen, vous commencez à vous sentir solidaire du peuple auquel vous appartenez. »

Je ne ressens cette solidarité qu'avec ceux de mon peuple qui ont leur part de cette humiliation de la tyrannie. J'exclus et rejette tous les autres. Quels que soient les facteurs qui ont pu au départ rendre la dictature inévitable, ces facteurs n'existent plus. La dictature actuelle est un abus dégradant. Elle est d'autant plus humiliante que, comme vous et moi le savons, elle dépasse infiniment en grossière arrogance, en répression, en corruption matérielle et en renversement systématique de toutes les intentions révolutionnaires originelles, les pires excès des gouvernements civils d'avant 1966. C'est là un aveu honteux, mais c'est la vérité. J'adresse ce livre au peuple auquel j'appartiens et non pas à la nouvelle élite, non pas à cette large couche d'esclaves privilégiés qui sont les fondations des palais de marbre des tyrans de l'heure. Je livre le témoignage de mon expérience personnelle et, ce faisant, les accuse d'être des profiteurs de guerre criminels. Non matériellement, c'est un fait trop connu et dont le choc est trop facilement absorbé par le système de la société matérialiste. Mais il y a une autre façon d'être un profiteur, une humiliation plus grande, trop ténue pour apparaître comme un défi à la volonté d'un peuple las de la guerre, et c'est celle qui consiste à profiter du pouvoir après un désastre vécu ensemble et un sacrifice de guerre partagé. Et la plus grande insulte pour l'intelligence d'un peuple est celle qui lui est lancée lorsque, par une suprême ironie, ces profiteurs du pouvoir ont eu leur part de responsabilité dans les causes premières de la guerre elle-même. Je témoigne que seul le degré de cette responsabilité peut faire l'objet d'une discussion. Le fait lui-même est une évidence reconnue par ces profiteurs du pouvoir eux-

mêmes. Ce sont leurs abus actuels et le fait qu'ils ferment les yeux sur les crimes les uns des autres qui ont rendu nécessaire le contenu sans compromis de ce livre, car le premier pas à faire pour détrôner la terreur c'est de dégonfler son pharisaïsme hypocrite.

Ce n'est que le premier pas. Chez tous les peuples qui se soumettent volontairement à cette « humiliation quotidienne de la peur », l'homme meurt.

(14 décembre 1971).

Kaduna 1968

C'est la seconde fois, je me fais cette réflexion, que j'enfreins ma loi de survie. La première fois, c'était à l'occasion de la moustiquaire. Réellement effrayé par le fleuve de sang que j'apercevais quotidiennement sur le drap de lit et par les nuages de moustiques qui s'élevaient des coins sombres quand on les dérangeait pendant la journée, des centaines de moustiques gros et gras gonflés de sang, je résolus d'exiger une moustiquaire utilisable. J'avais eu un débat avec moi-même où j'avais été heureux de gagner. Écoute, disait le plaignant, dans les autres blocs il y a des centaines de prisonniers et les moustiques se partagent les provisions de sang ; chaque prisonnier reçoit les attentions de quatre moustiques tout au plus. Toi, au contraire, tu es ici dans cette cour avec au moins cent moustiques pour toi tout seul. Une moustiquaire n'est donc pas un privilège mais une nécessité. Si on te la refuse, c'est une injustice. On l'accorda. Je reçus une moustiquaire qui non seulement était propre mais qui n'avait que trois trous, tous réparables.

Ce petit triomphe et les coups de sabre d'*iska* (1) encouragent ma résolution d'exiger une couverture. Une semaine plus tard, la couverture n'est toujours pas là. Je l'ai rappelé deux fois à Polyphème. Maintenu au lit par *iska*, ou peut-être par des motifs plus sinistres, le Grand Inspecteur se révèle moins dévotement lié à son inspection matinale que je ne le croyais. Je ne le vois plus. Son assistant reste fidèle au devoir pendant quelque temps, apparaît emmitouflé jusqu'aux yeux dans des pardessus et des écharpes. La tête penchée dans le vent, il traverse la cour au pas de course, muet. Finalement lui aussi abandonne le simulacre. C'est une période de paix. Tous les disques sont silencieux. Les gardiens ne quittent pas leur grande cape ; le règlement les autorise à porter maintenant un gros chandail sous leur chemise kaki. Tous sans exception, ils ont aussi la poitrine doublée d'un maillot de laine, sorti le plus souvent des surplus des stocks militaires de la Première Guerre mondiale. Les serre-tête abondent. Même le prisonnier privilégié qui m'apporte ma nourriture porte maintenant un sous-vêtement de fla-

(1) Le vent, en langue haoussa (N.D.T.).

nelle. Pour leur patrouille de nuit, les gardes sont habillés comme des Esquimaux, avec des jambières épaisses et des capes ultra-feutrées. Polyphème est équipé de l'appareil vestimentaire le plus étrange : un lourd pardessus militaire apparemment caoutchouté. C'est la troisième fois en deux semaines que je lui rappelle que j'ai besoin d'une couverture. Et c'est aussi la dernière. Je suis résolu à ne plus lui en parler. Il me faut affronter iska en manches de chemise et avec une seule couverture.

Je n'ai pas de pommades. Ni de chaussures. Seulement des pantoufles. Mon corps est le centre épais poussiéreux d'un froid desséché. La peau s'est changée en écailles, les paumes et la plante des pieds en vieux cuir. Je regarde bâiller d'énormes crevasses sur mes talons et sur le bord de mes pieds. Mon corps devient pour moi un nouveau centre d'intérêt absorbant, une nouvelle occupation pour passer le temps. Jusqu'à présent je n'avais pas accordé grande attention au fait physique du corps, seulement à ses sensations. C'est maintenant devenu un domaine étrange d'où, au moindre frottement, se détachent partout des paillettes. Il y a un cal de deux centimètres d'épaisseur sur les talons, à l'endroit où commencent les crevasses. Je détache des plaques de chair morte, mes ongles s'y brisent avec un bruit sec. Les lèvres sont douloureuses et saignent, leurs gerçures commencent à apporter leur contribution à la récolte des paillettes. Si je frotte les mains l'une contre l'autre, même légèrement, l'électricité statique attire les morceaux de papier hygiénique. Les cheveux craquent de façon insensée lorsque j'y passe un peigne. Ils se brisent comme des brindilles.

Ce sont les yeux qui souffrent le plus du froid et de la poussière. Ils sont perpétuellement chassieux et le droit, je le crains, est même abîmé. Je commence à me convaincre que sa vue baisse et me demande si ce serait amusant de porter un monocle au cas où je serais contraint de mettre des lunettes. Pas ici évidemment, aucune chance. Mes demandes de voir le médecin n'ont reçu qu'un vague signe de tête qui, interprété, signifiait simplement « demande enregistrée ». Plus tard ils ont provoqué une franche réaction d'ennui. L'infirmier est venu une fois ; il a jeté les bras au ciel et haussé les épaules.

Le jeu de mon corps a perdu de son intérêt. Ce corps, qui se définit maintenant comme le contact avec la crasse de ma chemise, commence à me dégoûter, mais je n'ose pas donner ma chemise au lavage avant que le soleil ne se montre à nouveau. Il n'y a que deux possibilités : continuer à prendre la douche de l'après-midi même en ce temps de soleil pâle et chassieux, ou laver ma chemise et rester au lit toute la journée. Après la douche j'éprouve un besoin désespéré de chaleur et il me faut tous mes vêtements. Mais je n'ai que la chemise et un maillot de corps avec des trous de la dimension de ceux de mon ancienne moustiquaire. Je peux risquer de laver le maillot, mais la chemise, je m'en sers pour tromper le vent ; si elle n'arrive pas à sécher dans l'après-midi je suis à la merci de sa fureur du soir.

Étrange sensation que ma peau. Elle est maintenant parvenue à un tel degré de déshydratation qu'elle se fend, douloureusement. Cela se passe au creux invisible du dos. Ce qui signifie que je dois éviter les gestes brusques. Il faut m'étirer lentement, ne pas me courber brusquement et ne pas me baisser du tout. Il me faut bouger de manière à ce

que le craquement soit lent et régulier. J'ai du mal à apprendre cette leçon et me fais rappeler à l'ordre par de brusques coups de couteau. Les doigts sont devenus des excroissances étrangères aux articulations raidies ; il faut les flatter pour leur faire accomplir les tâches les plus ordinaires. Une tasse brusquement alourdie par le poids de l'eau glisse de mes doigts qui n'ont pas su s'y adapter rapidement. J'apprends à évaluer plus sûrement ma prise à travers la barrière du cal qui recouvre mes mains.

Éclair de génie. Jusqu'à présent, n'étant pas un adorateur de la margarine, j'avais toujours renvoyé ma portion à la cuisine (faisant semblant souvent de ne pas remarquer le geste du gardien qui la glissait dans sa poche pour améliorer l'ordinaire de sa famille.) A la recherche désespérée de pommade avant que ma peau ne se mette à ressembler à celle d'un alligator, je me mets à faire des expériences avec la margarine. Je commence par la croûte terreuse qui se contracte au creux de mon dos, me contortionnant pour la graisser en évitant que la peau ne se fende brusquement. Puis je passe aux lèvres, puis à la plante des pieds et, enfin, bien sûr, aux articulations des doigts. Rien ne pourra sauver les pieds avant la fin de l'harmattan mais toutes les autres écailles cèdent au traitement. Les doigts, les lèvres et le creux du dos retrouvent leur souplesse et leur humanité. Cela doit ressembler à une mue, je le soupçonne. Une semaine plus tard, me voilà avec une peau lisse, digne d'envie, une peau qui n'attend que d'être découverte par un dénicheur de talents. Alors, ce seront les contrats à gogo pour des réclames de la dernière née des crèmes de beauté ! Cette peau a une autre caractéristique : elle sent horriblement.

Les instants vulnérables sont les instants qui précèdent le réveil complet, les instants qui séparent le moment où j'émerge sur la couche supérieure de la conscience, de celui où je grimpe sur le rivage. Voici en quels termes je pense à ces matins périlleux : peut-être y a-t-il trop de consciences flottant sur la même surface à cette heure-là, trop de tas de vêtements sur le rivage et trop d'esprits hébétés à la dérive qui entrent et sortent privés de leurs repères. Si un homme dans cet état devait se tromper de vêtements, ou dériver sans jamais les retrouver, si tous les vêtements avaient mystérieusement disparu...

Chaque jour, il me faut davantage de temps pour retrouver mes vêtements. Des éléments désassortis me sautent aux yeux, une chemise tachée, des caleçons longs, des sandales dépareillées. Je me trompe et reçois des regards de travers, parfois un rire moqueur. Combien de temps cela dure-t-il ? Un éclair, comme dans les rêves ? Ou une éternité ? Combien de temps la recherche a-t-elle pris aujourd'hui ? De combien de temps se rallonge-t-elle chaque jour ? Quels sont ces visages vaguement reconnus ? Comment une simple métaphore peut-elle s'enraciner ainsi ? Il est impossible que le même rêve se renouvelle matin après matin. Peut-être que cette pensée a engendré la terreur et que l'esprit bondit instinctivement sur la peur enfouie, déclenchée par l'approche du réveil.

Pendant la journée, la rêverie me ramène à ce lac, me fait sans cesse

revenir à la recherche obsédée parmi les visages étrangers, et je vais traînant les pieds, envahi par la peur, la peur de l'erreur, la peur de m'éveiller autre que moi-même.

Je sais quelle est la cause : l'événement d'il y a quelques jours dont je fais la définition. En clair, la panique. Mais la cause immédiate ? Le portillon cloué. Je diagnostique une expérience jamais éprouvée : la claustrophobie.

Aveugle, écrasante, c'est le débordement d'un long refoulement, la montée violente de vapeurs empoisonnées dans les sédiments emprisonnés de ma capsule isolante... Soudain, au cœur de la nuit, j'ai été réveillé brutalement comme si ma capsule s'était changée en simple bulle dans le lac de la conscience. La capsule a tenu bon, a refusé d'éclater. J'ai donné des coups de griffe dans la surface lisse et supplié qu'on laissât l'air entrer. Réveil dans une nuit d'harmattan glacé.

Le froid accentuait l'isolement de la bulle, la panique enfonçait ses poignards glacés. Pourquoi ? Pourquoi cette obstruction soudaine des poumons ? Une folle indiscipline s'empara de mon pouls ; je l'entendis cogner dans ma tête, et mes poings fermés devinrent une chose vivante, un oiseau affolé prisonnier dans la paume ; c'était le pouls, le pouls seul. Je sentais mon cœur prêt à se rompre, la capsule prête à se désintégrer. Un troupeau d'étalons me piétinait les tempes.

Est-ce supportable ? me demandai-je. Mon crâne va éclater.

Le lac placide jaillit soudain et je fus soulevé tout entier, cage de plastique bulle de verre capsule de pacotille insecte emprisonné épinglé, soulevé tout entier par le jaillissement et lancé de crête en crête sur les vagues massives ondulantes. Le long bras de la vague me saisit en son creux rageur et me tira de nouveau vers les profondeurs du lit de vase, nous glissâmes de cime en cime limoneuse. Ni lumière ni direction. Le lac est une caverne souterraine scellée de bout en bout. Pas de prise à l'intérieur, rien que le rugissement aux oreilles de la voûte, la démence nue du cœur de la terre, les gerbes d'eau attaquant les centres du pouls, engendrant le désordre.

Mais tu sais exactement ce que c'est ! la PANIQUE ! Tu sais que ce n'est que cela ! C'EST INSENSÉ !

J'entendis mon propre cri et m'éveillai. Sautai de la surface du lac sur le rivage et me dirigeai droit sur mes vêtements.

Mais la capsule fut à nouveau aspirée. J'avais maintenant réussi à me redresser dans mon lit et je m'étais assis en tailleur. Attention, voici ce que tu voulais faire : bondir, empoigner les barreaux et les secouer comme un singe forcené. Et hurler ! Car il y avait cette chose, cet étau de fer sous le cœur, et respirer était devenu une torture. Et le corps se cabrait pour ruer, pour bondir et se jeter sur le mur et l'enfoncer, tout abattre sur son passage avec cette force surhumaine qui m'avait envahi. Je sentais cette force titanique. Elle était là ! Palpable. Si je la laissais gouverner mon corps ne serait-ce qu'en bougeant légèrement, en abandonnant cette position faiblement retenue de mes jambes croisées sous moi, une force d'autodestruction se déchaînerait.

POURQUOI ? MAIS POURQUOI ? N'es-tu pas maître de l'environnement ? Ne t'ai-je pas couronné roi de la solitude ?

Maîtrise-toi. Maîtrise-toi. Aspire. Expire. Ne laisse aucun autre son

t'échapper. Tiens-toi aux deux barreaux parallèles de la porte, ce signe de l'équation des sciences ésotériques qui t'occupent. Deux barreaux, une équation. Maintenant équilibre le ciel par la terre et la terre par le ciel. Tiens-les ferme mais tais-toi. Touche le fer et fourre-le dans ton âme. Maintiens-le là.

Mais quand es-tu arrivé à la porte ?

La terre. La terre. Assieds-toi sur le sol. La couverture. Si seulement il faisait moins froid. L'oreiller alors, assieds-toi sur l'oreiller pour protéger tes chevilles, enveloppe-toi dans la couverture. Respire. Détaille tous les objets en commençant par la brosse à dents sur le rebord. A quoi sert-elle ? Et le savon ? Compte les barreaux un à un en oubliant le signe de l'équation. Non, par le nez, ne respire que par le nez. Tout l'air dont tu as besoin peut venir par le nez. Ne halète pas, tu n'as pas couru, il n'y a guère de place pour cela ici. Ne laisse pas entrer les démons. Maintenant vide ton esprit. Ancre-toi.

En cette nuit d'harmattan glacé, je suis inondé de sueur. Peut-être est-il préférable après tout de rester au lit, à plat. Une plus grande surface touche la terre. Les bras à plat, les talons enfoncés dans les morceaux de kapok, j'attends l'instant relâché de cet assaut, rassemblant mes forces dans les moments de lucidité. Comment décrire la chose ? Cela devient un rythme, un mouvement de flux et de reflux, de désordre et de clarté. L'attaque féroce des meutes de loups, puis le bref refuge sous un surplomb. Les doigts agrippés au-dessus du précipice faiblissent dans une nausée. La longue chute dans le vide, une immobilité stupide au centre de la succion. Une fois je suis demeuré collé à la paroi verticale d'une falaise où rien ne me retenait que la force qui m'y avait d'abord élevé. Quand ? Je suis incapable de le dire. Patelle maintenue en place par la distribution des forces la plus également sinistre, rien ne la décollerait, il n'y avait pas d'espace pour insérer le coin de la rationalité. Le lavage de chaque marée en diminuait l'épaisseur et la largeur. Patiemment l'érosion des eaux la réduisit à une plaque sensible. Est-ce là ma radio sur le schiste ?

*Débris insaisissables qui s'attardent
Rognures d'intuition.
Pas qui passent et repassent
la porte de l'identification.*

Ma mémoire du moins se montre tenace. Ce « mantra » servira. Prononce des mots, ordonne des humeurs, si les pensées refusent de tenir. Encore.

Et encore. Et encore. Roule les mots dans ta bouche. Goûte la grâce du vin, le parfum du pollen, la poussière de l'esprit. Passe au-delà maintenant, laisse les mots préparer leur passage et le franchir en répandant l'encens autour de toi. Dilate les narines. Avidement. Avidement ! Avale plus qu'à satiété.

Victoire ? Non, flux et reflux. Mais on peut aussi être la lune et dominer le danger dans les hauteurs, tout en étant secoué et ravagé dans les profondeurs ténébreuses. Arrange-toi pour séparer le moi essentiel de son reflet jumeau et fais de toutes les phases de torture une plus grande sympathie des sens. Mon ombre est prisonnière mais non point

mon essence. Répète. Mon ombre est prisonnière mais non point mon essence. Maintenant jette un nouveau sortilège au cas où l'assaut se reproduirait :

*Vieilles lunes
Posez vos yeux de croissants
Sur les passerelles de mes mains
Passez à votre peigne
Les crinières du vent de mer sur mes sables où la marée
déferle.*

Mon foie est remis. J'attends les vautours car ici il n'y a pas d'aigles.

Kaduna 1969

J'ai fait une étrange découverte ce matin. Je suis enceinte.

Pendant de longues minutes je me suis penché sur cette évidence, me demandant comment cela a pu arriver. Car le fait est là : ronde, compacte et ferme, une protubérance en forme d'œuf qui n'a rien à faire sur ma taille. Considérant mon sexe, cela ne devrait vraiment pas m'arriver. Évidemment, on a connu des choses plus étranges encore. Un changement de sexe pourrait bien se glisser subrepticement sans qu'on le remarque, dans une atmosphère aussi asexuée. D'abord un affaiblissement des gènes masculins, puis la coexistence hermaphrodite. La bataille des hormones et la survivance du plus faible. Du plus fort, non ? Les gènes femelles sont censés être les plus forts, à moins qu'ils ne soient seulement plus rapides dans la course à l'utérus ? Quelque chose de ce genre. De toutes façons, là n'est pas la question. Après tout, je vis depuis plus d'un an dans le célibat le plus strict.

Serait-ce le kwashiokor ?

Non. Les photos de kwaschiokor que j'ai vues sont d'énormes calebasses qui commencent au bas de la poitrine, forment un gros ballon rond puis reviennent brusquement vers le scrotum. Ma grossesse commence juste en dessous du nombril, elle est dure comme de la pierre, petite et compacte. On dirait vraiment que j'ai caché un gros œuf juste sous ma peau. C'est illogique, puisque pour le reste, je n'ai que la peau et les os — c'est la cinquième semaine de mon nouveau cycle de jeûne. J'ai vaincu la faiblesse et les hallucinations, la tension du corps et de l'esprit a disparu. Mon corps se réduit mais sans perte de force, mon esprit se dilate sans perte de clarté. J'ai même retrouvé le meilleur de mon humour.

Je décide de marcher un peu pour réfléchir à cet étrange phénomène, mais, il me suffit de me lever pour que tout s'explique aussitôt. Je me surprends à gonfler instinctivement le ventre pour remplir mon pantalon devenu dix fois trop grand. Plus je jeûne et plus il est grand et plus il est difficile à mon ventre de le remplir. Il semble qu'en quel-

ques mois je me sois fait ce qui doit être, en proportion de mon corps, le plus vaste système de muscles abdominaux de la terre. Je me mets à rire bruyamment et le geôlier vient d'un pas nonchalant voir ce qui se passe. J'ai bien envie de l'inviter à venir donner un coup de poing dans ces muscles bizarres. Au-dessus, les côtes ressortent individuellement, aussi nettement que la côte d'Adam avant qu'elle ne soit recouverte de chair. Mes omoplates et mes vertèbres cervicales apparaissent si nettement qu'on pourrait me barbouiller de peinture et m'appuyer sur une surface plane pour fournir les illustrations d'un livre d'anatomie. Et pourtant, ici, juste en dessous du nombril, est ramassé un paquet de muscles magnifiques et surabondants prêt à se présenter au concours de Monsieur Univers du ventre.

Quel est le motif de mon jeûne ? Au moment où j'approche de l'affrontement devant lequel je ne dois pas reculer, il m'est nécessaire d'avoir l'esprit clair. Car la vraie raison dépasse les lettres que j'ai commencé à écrire au début de ce nouveau duel. Dans ces lettres à mes geôliers, je demande des livres, de quoi écrire, des vêtements pour remplacer les loques que je porte. Je demande aussi la fin de mon isolement inhumain.

Nous sommes en mars 1969. Je suis en prison depuis dix-huit mois, dont quatorze ici à Kaduna, au secret. En décembre dernier, mon ordre d'élargissement a été signé. Je le sais parce que Mallam D. qui avait conduit mon interrogatoire à Lagos, est venu me voir.

Ce fut naturellement une étrange rencontre ; au début je n'en croyais pas mes yeux. Il est venu, je m'en souviens, dans la seconde quinzaine de décembre, accompagné du Grand Voyant (le nouveau Directeur) et de Polyphème. « Je vous ai amené quelqu'un qui veut vous voir », dit-il. Le visiteur apparut : Mallam D.

« Comment allez-vous ? Je suis en route pour Kano — j'ai été nommé là-bas. Mais j'avais certaines choses à faire ici et j'ai pensé que je ne devais pas quitter les lieux sans vous dire un petit bonjour. »

Je ne me rappelle pas la réponse exacte que je lui fis mais elle fut amicale.

« Les choses dans l'ensemble vont mieux maintenant... bref, je pense que vous vous en rendez compte vous-même d'ici peu. En fait, je suis ici pour m'occuper des détenus politiques. Nous en avons relâché plusieurs hier et je vais en faire relâcher d'autres aujourd'hui. La situation est devenue impossible... vous le savez vous-même... les prisons débordent. Je ne sais combien d'innocents y moisissent, sans avoir rien fait. En tous cas, Wole, essayez de tout oublier quand vous sortirez ; d'accord ? Considérez tout cela comme faisant partie des choses qui se produisent en temps de guerre. »

Je ne voulais pas croire ce que je saisisais clairement entre les mots. Ni la confirmation évidente qui se lisait sur le visage du Grand Voyant, avec son énorme sourire de joie pure. Même Polyphème rayonnait des pieds à la tête.

« Il y a des choses qu'on doit oublier », dis-je. « Mais n'espérez pas me voir pardonner ni oublier le coup qu'on a monté contre moi. »

« Je ne vous demande pas cela... » Et le Grand Voyant d'ajouter d'un ton anxieux : « Non, non bien sûr. Personne ne va vous demander ça. Ça n'est pas une chose facile. »

Je me posai tout à coup une question au sujet de D. Je n'espérais pas obtenir une réponse, mais je pourrais du moins étudier son visage.

« D., demandai-je, savez-vous pourquoi on a monté ce coup contre moi ? »

D. avait cette grâce peu courante chez un policier : il pouvait se montrer embarrassé, visiblement, sans s'en cacher. Il manifestait ses émotions comme un être humain normal, surtout les émotions qui naissent de la mauvaise conscience. S'il avait été blanc, il aurait rougi de confusion. Il contre-attaqua brusquement et violemment :

« Mais pourquoi avez-vous tenté de vous enfuir ? Vous ne savez pas à quel point nous étions amers, déçus. »

Je le regardai attentivement. Il le croyait. Mais j'avais depuis longtemps dépassé le stade où je désirais dénoncer ce mensonge. Je ne pouvais plus accepter l'éthique de l'opresseur.

« Supposons que ce soit vrai, répliquai-je. J'avais moralement le droit d'entreprendre ce qui m'était possible contre un système assez moralement avili pour comploter contre un innocent. Maintenant répondez-moi ; pourquoi ont-ils monté ce complot contre moi ? »

« Les choses se passaient tout à fait normalement, dit-il. Nous pensions que tout était en ordre et puis les politiciens sont intervenus. »

« Les politiciens ? »

« Oh, Wole, vous ne savez pas tout ce que nous devons supporter. Je suis content de quitter Lagos. Et au moins, avant de m'en aller, je peux mettre fin à certaines choses. Si vous saviez combien de gens nous avons relâchés dernièrement, à Lagos et dans les autres prisons ; ce n'est que maintenant que nous avons le temps d'examiner tous ces cas. Il y en a des centaines et des centaines. La plupart sont là, personne ne sait pourquoi. »

« Il n'y a pas de dossiers, rien. Ils ont été enfermés sans la moindre raison. Personne ne sait quoi que ce soit dans la police ni dans l'armée, d'ailleurs. Ne discutons pas de cela, voulez-vous... essayez simplement de tout oublier. »

« D'accord. »

« Tout est fini maintenant... vous verrez vous-même. Mais, s'il vous plaît, essayez d'oublier. »

Ils s'en allèrent. Je restai où j'étais. Cette visite de Mallam, ses paroles, l'attitude des deux fonctionnaires de la prison. J'avais l'impression que je serais malhonnête, pas seulement trop prudent mais simplement malhonnête, en refusant d'accepter tout ce que cela signifiait.

Le garde referma le portillon à clef et revint vers moi, exultant.

« C'est vrai. Ils relâchent à peu près quarante personnes ici hier. Et cet homme avec d'autres de la Sûreté de Kaduna ici, ils restent au bureau du directeur, ils regardent tous les dossiers des détenus politiques. D'ailleurs, je veux vous dire avant, le chef lui-même il nous dit vot' papier il est venu. Vous allez voir, avant deux — trois jours... »

Eh oui. En clair. La liberté.

Depuis les crises précédentes, j'avais appris à museler mon poulx. Je le sentis prêt à s'emballer et le forçai à reprendre son rythme normal. Reste calme, dis-je, sois calme. Efface l'apparition de ce matin. Totalement.

Mais le Grand Voyant revint. Je me prenais d'une profonde affection pour cet homme qui laissait son bonheur altruiste envahir sa personne sans en avoir honte. Il avait le journal du jour à la main.

« Ça vous occupera... en attendant. » Il fit une pause et prit un ton solennel : « Mr. Soyinka, je n'ai qu'une chose à dire : s'il vous plaît, pardonnez-nous. Oui, même nous les gens de la prison. Pardonnez-nous pour tout ce que nous avons fait ou tout ce que nous n'avons pas fait, parce que nous n'avons pas pu faire autrement que de vous garder ici. »

Ses yeux s'embruèrent...

(Traduit de l'anglais par Étienne Galle.)

P.S. Wole Soyinka n'a été libéré que près d'un an plus tard (N.D.R.).